

# 1

*Londres, mai 1893*

**D**ebout devant le miroir de l'entrée, Scott Anderson achevait de se préparer. La quarantaine ne l'avait pas autant maltraité que certains de ses amis qui, une fois mariés et installés dans la vie, avaient vu leur embonpoint s'accroître au rythme de leurs richesses.

Une ou deux stries blanches dans sa fine moustache brune, quelques rides à peine visibles aux coins des yeux : il avait encore fière allure.

Scott passa la main sur son costume taillé sur mesure, attrapa son haut-de-forme et emprunta le couloir où des lampes à huile projetaient des ombres ocre sur la tapisserie, entre les estampes qu'il avait rapportées de son dernier voyage au Japon.

Les Anderson auraient pu installer l'électricité et ainsi impressionner leur entourage, mais Scott n'aimait ni la lumière blafarde des ampoules à filament, ni les sautes d'humeur du réseau de distribution naissant. Ce n'était, de toute façon, pas le moment d'entreprendre des travaux, il avait bien d'autres chats à fouetter.

Il avait commis des erreurs fatales. Lui qui, d'ordinaire, mûrissait chaque décision, pesait chaque mot, avait manqué à son propre code de conduite. Précipitation, orgueil et

cupidité lui avaient brouillé l'esprit et fait perdre de vue sa sécurité. Il avait tout simplement perdu la tête.

Heureusement, Scott Anderson n'était pas homme à se laisser abattre et il avait vite trouvé comment se sortir de ces sales draps. Ce soir devait lui apporter la réponse qu'il attendait et, avec un peu de chance, la solution à tous ses problèmes.

Mais c'était quitte ou double.

Il jeta un œil à sa montre : il lui restait un peu de temps pour aller embrasser sa femme.

Son cocher personnel avait ordre de venir le prendre à 18 heures précises, mais l'homme l'attendait déjà devant le perron, impassible dans son manteau de laine qu'il portait en toute saison.

— Alors, mon cher, êtes-vous prêt ? l'interpella sa femme avant qu'il ait franchi le seuil du salon.

Scott entra dans la pièce, son chapeau à la main. Assise dans un fauteuil, Edith lisait, un livre ouvert sur les genoux. Elle était emmitouflée dans une couverture en coton crochétée, et le feu crépitait dans l'âtre. Il eut envie de remarquer que le mois de mai était en passe de s'achever, mais il préféra répondre à sa question sans détour : il avait un horaire à respecter.

— Cela va sans dire, Edith. Ne vais-je pas trop vous manquer ?

La bouche de Mme Anderson lui sourit, mais ses yeux restèrent de marbre.

— Je saurai m'en accommoder. Ce n'est pas comme si vous n'alliez jamais revenir.

Scott se mit à rire.

— Évidemment. Je reviens toujours à la maison, n'est-ce pas ?

Elle haussa des épaules lasses.

— Je vois que vous avez mis votre plus beau costume. Il vous va à ravir.

— Serait-ce de l'ironie dans votre voix, ma chère ?

Elle ne répondit pas et lui tendit une joue blanche, qu'il embrassa.

On aurait pu prendre Scott et Edith Anderson pour frère et sœur tant ils se ressemblaient : bruns, ténébreux, les yeux noirs comme du charbon, élancés et élégants, la peau blanche comme de la porcelaine.

Mais, si Scott aimait la vie, rire et prendre du bon temps, Edith, elle, détestait tout divertissement, qu'elle qualifiait volontiers d'enfantillages.

Elle était l'hiver, froide, glaciale. Il était l'été, impétueux et fougueux.

Leur mariage était la fusion de deux caractères opposés. Et pourtant, ils s'aimaient.

Scott prit congé. Son cocher patientait sagement dans l'air doux de cette soirée de mai, droit comme un i, son fouet prêt à battre la croupe du cheval.

Sans un mot, le maître des lieux monta dans le fiacre. Il lui était inutile de préciser sa destination : chaque premier jeudi du mois depuis des années, c'était le même rituel.

La seule soirée qu'Edith lui autorisait sans elle. Son moment de détente, sa bouffée d'oxygène, jusqu'au bout de la nuit.

Edith n'avait pas bougé depuis le départ de son mari. En entendant le fouet claquer dans l'air et le cheval s'ébrouer, elle décida qu'une infusion ne lui ferait pas de mal. Elle tendit le bras vers la cloche en argent posée sur le guéridon à côté de son fauteuil et l'agita fermement.

Une énorme explosion retentit alors dans la rue, couvrant les faibles tintements du grelot.

Des pas dans le couloir. Un cri.

— Madame Anderson, madame Anderson !

Le chignon défait, le teint plus livide qu'une tasse de lait, la bonne apparut sur le seuil et souffla, en s'appuya au montant de porte :

— Madame Anderson... Il est arrivé malheur à Monsieur.

## 2

Le caillou alla s'écraser contre le mur en face de Billy. D'un adroit coup de chaussure, le gamin recommença, comme un automate, à taper dans la pierre qu'il propulsait contre les habitations au fur et à mesure de ses pérégrinations.

Les mains dans les poches, les manches retroussées jusqu'aux coudes et une casquette vissée sur la tête, il se fondait dans la masse qui grouillait sur Oxford Street. Le temps clément de cette fin de printemps faisait sortir les gens de chez eux, et la foule était dense devant les vitrines des boutiques. Certains profitaient de l'ombre des toiles tendues pour discuter, d'autres marchaient au milieu de la rue, entre les fiacres remplis de passagers.

Billy délaissa un moment son caillou pour observer une jeune fille qui se désaltérait à la fontaine. De dos, dans sa robe blanche aux manches de dentelle, abritée sous son ombrelle, il avait cru reconnaître Rose. Sa belle et douce Rose.

Le cœur battant, il attendit qu'elle relevât la tête dans sa direction.

Leur première rencontre remontait à plus d'un an, mais le souvenir qu'il en gardait était toujours aussi vivace.

C'était un jour de printemps, terne et gris. Le brouillard recouvrait Londres, la pluie martelait les pavés. Henry

Wilkes l'avait envoyé faire quelques courses à l'épicerie, et Billy fonçait droit devant lui sans lever la tête, plus occupé à regarder où il mettait les pieds pour éviter les flaques que les passants dans la rue. Il faisait un écart pour se protéger d'un fiacre qui se garait en aspergeant le trottoir, quand il avait percuté Rose, qui sortait de chez elle, à deux pas de l'appartement qu'il partageait avec Henry. La jeune fille avait poussé un cri de surprise et manqué s'étaler par terre. Billy s'était précipité pour la retenir de tomber. Hypnotisé par ses yeux couleur lavande, il aurait aimé la tenir longtemps contre lui, mais elle s'était dégagée, le rouge aux joues. Cette situation n'était pas digne d'une jeune fille de bonne famille, encore moins en présence d'un freluquet de la condition de Billy.

D'une main blanche et fine, elle avait lissé ses jupons et remercié le gamin du bout des lèvres. Un homme, aux favoris et haut-de-forme impeccables, était alors sorti du porche derrière eux et l'avait interpellée.

— Rose ! Est-ce que tout va bien, mon enfant ?

Le regard qu'il avait jeté à Billy n'avait pas échappé à ce dernier. Un regard dédaigneux et mauvais, comme si, dans ses vêtements trempés, il était la peste incarnée. Qui avait eu, de surcroît, l'audace de toucher la précieuse demoiselle.

Billy s'était senti insulté. Mais, à l'instant où il allait répondre dans un langage qui aurait fait rougir la Reine, Rose s'était interposée.

— Tout va bien, Georges. Ce garçon m'a évité une chute qui aurait pu être fatale à la robe que Mère m'a achetée.

Puis elle lui avait souri.

Billy avait cru défaillir devant les magnifiques fossettes creusées au bord de ses lèvres. Et, en un instant, son sourire éclatant, plein de malice, avait fait fondre son cœur.

— Je vous remercie, monsieur. Je vous souhaite une bonne journée.

Le gamin n'avait pas su quoi répondre et s'était contenté de la regarder s'engouffrer dans son immeuble. Lorsque la porte s'était refermée, il avait poussé un soupir de désespoir qui avait fait s'esclaffer le cocher, sur la plate-forme du fiacre.

Rouge de honte, Billy s'était remis en chemin, l'image de Rose flottant devant ses yeux.

Depuis lors, il avait cherché, aussi souvent que possible, à croiser son chemin. Peu à peu, il avait appris ses horaires et leurs rencontres, d'abord fortuites, s'étaient muées en rendez-vous.

La voir ici, si loin de leurs appartements respectifs, lui mettait le cœur en joie. Mais la demoiselle releva la tête, et Billy prit conscience qu'elle n'était pas celle dont il était secrètement amoureux. Ses traits étaient grossiers alors que ceux de Rose étaient d'une finesse éblouissante. Ses yeux étaient ternes alors que ceux de sa belle étaient lumineux.

Il ravala son sourire naissant et, déçu, soupira avant de reprendre sa route, errant sans but depuis qu'il avait quitté Beaumont Street.

Il s'était violemment disputé, l'après-midi même, avec Henry Wilkes. L'homme qui l'avait sorti de la rue, lui avait offert gîte, couvert et amitié, n'était plus que l'ombre de lui-même.

Le flic vif et déterminé qu'il avait connu était mort en rendant son insigne dans une taverne insalubre de Whitechapel<sup>1</sup>.

Billy l'avait pourtant prévenu : sans son métier, le temps s'étirerait cruellement, sans saveur. Wilkes était fait pour enquêter, et pour rien d'autre.

---

1. Voir *Soul of London*.

Les premiers temps avaient pourtant été agréables. Profitant de l'hiver, Henry avait emmené son jeune protégé sur les plages qu'il affectionnait tant, loin du tumulte de la ville. Billy se rappelait la caresse des vagues sur ses pieds nus, le crissement du sable et l'odeur du vent venu du large. Henry était intarissable alors, sur les volatiles qui se posaient près d'eux.

Puis tout s'était arrêté. Plus de discussions dans les rues de Londres à la nuit tombée, plus de promenades. Henry s'était renfermé sur lui-même et sur sa solitude.

Les jours avaient passé. Et, depuis le printemps, son patron dépérissait à vue d'œil. Sa jambe, abîmée dans un accident de fiacre quelques années plus tôt, le faisait tant souffrir qu'il restait assis à longueur de journée devant la cheminée éteinte. Recroquevillé dans son fauteuil, abruti par le laudanum qu'il avalait désormais plus que de raison, il avait perdu le goût de vivre.

Billy s'ennuyait à mourir. Il regrettait les enquêtes qu'ils menaient ensemble, les portraits que Wilkes lui demandait de dessiner ou les croquis de scène de crime où il voulait bien l'emmener. Ses journées se résumaient dorénavant à s'occuper de l'appartement, à préparer les repas et à surveiller du coin de l'œil un homme qui ne décrochait pratiquement plus un mot depuis des mois.

Alors, dès qu'il en avait l'opportunité, il se sauvait.

Mais il se sentait seul. Ces deux dernières années, il avait coupé tout lien avec son ancienne existence de gamin des rues. Il s'était consacré à devenir un jeune homme bien sous tous rapports et commençait à croire qu'il y était arrivé.

Même Rose le regardait différemment, ces derniers temps. Avec moins de dédain. Ce qui le réjouissait profondément.



Seulement, aujourd'hui, il avait le cœur lourd. Les mots que Henry lui avait crachés à la figure résonnaient douloureusement à ses oreilles. Pourtant, il n'avait voulu que le secouer un peu. À la fin du déjeuner, Wilkes était retourné s'asseoir dans son fauteuil, comme chaque jour, le journal à la main. Mais les choses avaient mal tourné.

Billy avait débarrassé la table et préparé le thé. Il lui en avait apporté une tasse, puis il avait jeté un œil par la fenêtre. Le soleil brillait dans un ciel immaculé, ce qui lui avait donné une idée.

— Et si nous allions jusqu'à Regent's Park, m'sieur ? Il fait beau, une promenade ne vous ferait pas de mal ! C'est juste à côté, votre jambe n'en souffrira pas trop.

Billy avait lancé ça sans réfléchir. La lumière l'attirait dehors comme un papillon la flamme d'une bougie. Et il avait envie d'en faire profiter Henry.

— Une promenade, dis-tu ? Parce qu'il fait beau ? Qu'y a-t-il donc de beau à voir dans ce monde corrompu et vulgaire ?

Surpris, le garçon avait marqué un temps d'arrêt avant de répondre sur un ton nonchalant, espérant calmer l'ancien policier :

— Respirer l'air pur ne peut vous être que bénéfique. Depuis le temps que vous restez ici... Il y aura peut-être quelques oiseaux à observer autour de l'étang. J'en ai d'ailleurs vu un la semaine dernière que je ne connais pas. Vous pourriez m'aider à l'identifier...

Il n'avait pu finir sa phrase. La tasse de thé avait volé à travers la pièce pour s'écraser contre la bibliothèque. Le breuvage s'était répandu sur les ouvrages de collection, tachant aussitôt les pages jaunies par les années.

Et Henry s'était mis à hurler en agitant le *Strand*.

— Je reste ici parce que je ne veux plus voir la dépravation de cette ville ! Comment regarder ces gens qui

se pavanent dans les rues, croiser leurs regards et savoir qu'ils mentent, tous autant qu'ils sont ? Je les exécère. Je les vomis. Si tu ouvrais le journal plus souvent, tu saurais que le monde est pourri jusqu'à l'os. Des notables qui n'hésitent pas à tuer pour couvrir leurs trafics minables, des hommes de foi qui trahissent leurs vœux par folie, et leurs noms ne crèvent même pas la une de ces torchons ! Des crimes ignobles, des vols, des agressions pour à peine trois pennies et deux shillings, voilà ce qu'on lit dans ces pages ! L'homme devient fou, Billy. Et je n'ai que faire de cette espèce dégénérée. Ne m'oblige pas à me mêler à cette foule niaise et dangereuse.

Billy s'était mis en colère à son tour.

— Tout le monde n'est pas comme cela, m'sieur ! Je ne suis pas comme cela. Votre dernière affaire vous a touché bien plus que vous ne voulez l'admettre. Je le comprends. Mais vous restez là, assis dans votre fauteuil, à attendre que les jours passent. Vous ne parlez plus, vous ne faites plus rien. Vous râlez contre le monde entier en refusant d'ouvrir les yeux sur ce qu'il y a de beau dehors. Avez-vous oublié miss Pickman ? Elle a su remonter la pente sur laquelle vous vous laissez glisser. Vous êtes plein d'aigreur, monsieur Wilkes. Je ne vous reconnais plus. Si vous comptez poursuivre sur ce chemin, autant vous tirer une balle dans la tête tout de suite !

Il avait espéré le faire réagir.

Henry s'était tourné vers lui et lui avait souri pour la première fois depuis bien longtemps. Mais ce sourire avait figé Billy sur place. Il n'était pas naturel, et les mots qui suivirent lui avaient glacé les sangs.

— C'est parce que je suis lâche que je suis encore vivant, Billy. Je n'ai pas le courage d'appuyer sur la détente, alors j'attends que la mort me prenne. Je lui ai

promis de ne pas résister. Si cela ne te convient pas, je ne te retiens pas plus longtemps.

Il s'était détourné de lui et n'avait plus ouvert la bouche, les yeux fixés sur la cheminée éteinte.

Stupéfait, Billy avait claqué la porte sans plus se soucier de cet étranger qu'était devenu son mentor. Il se retrouvait à errer sur Oxford Street, sans trop savoir que faire de son temps. Il n'avait aucune envie de rentrer pour retrouver Henry, vautré dans son désespoir et drogué par le laudanum. Il oublierait même probablement le repas du soir, pour se venger. C'était peut-être puéril, mais cela le soulageait.

Il continua à taper dans son caillou, parcourant les rues dans l'indifférence générale. Dans ce monde d'opulence, les riches ne remarquaient jamais les pauvres. Comme s'ils étaient atteints d'une cécité sélective les empêchant de voir ce qui pouvait les incommoder. Cela ne dérangeait pas Billy, qui avait l'habitude de passer inaperçu. Cela lui permettait même d'observer sans être vu pour mieux, de retour chez lui, coucher sur le papier les scènes de vie dont il avait été témoin.

Dessiner était la seule activité qui animait un peu ses journées.

Il décida de prendre vers le nord vers Manchester Square. Il aimait l'ambiance du quartier. La lumière du printemps était magnifique, il n'en aurait que plus de plaisir à la restituer dans sa chambre, au moyen de ses pinceaux. Cela lui éviterait aussi de voir Henry Wilkes choir de son fauteuil pour se traîner au lit en grommelant, comme il le faisait si souvent.

Il contourna un marchand de journaux qui hurlait à pleins poumons les gros titres du jour :

— Meurtres à Montagu Square ! Une calèche explose, deux morts !

Et, tandis qu'il tournait dans St James's Street, il manqua heurter de plein fouet un jeune ramoneur couvert de suie.

Le gamin en lâcha son seau et son hérisson.

— Pouvez pas regarder où vous mettez les pieds ? jura-t-il.

Billy bredouilla des excuses et enjamba la perche pour reprendre sa route. Mais l'ouvrier n'avait manifestement pas l'intention de le laisser partir aussi facilement.

— Hé toi, là. Reviens donc un peu par ici !

Billy se figea. Il n'avait rien fait de mal, mais ses vieux réflexes de gamin des rues lui revenaient d'un seul coup. Son corps se tendit, ses talons s'enfoncèrent entre deux pavés pour assurer son équilibre, et il se prépara à détalier.

Mais la voix dans son dos le retint de filer.

— Billy Bennett, c'est bien toi, vaurien ?

Surpris d'entendre son nom dans une rue huppée où il ne connaissait personne, Billy se retourna vers la gueule noire de suie. Au milieu du charbon, deux grands yeux bleus le regardaient en riant.

— Alors ça, mon vieux, que je suis content de te voir !

Le ramoneur se jeta sur le gamin pétrifié et le serra dans ses bras pour le secouer comme un prunier.

— Billy Bennett ! Mais tout le monde te croyait mort, ou pire ! Ma parole, ça fait sacrément plaisir !

D'une main tremblante, Billy tenta d'enlever la suie qui maculait sa chemise blanche, en vain.

Il grommela.

— Je suis vivant, ouais. Mais sale, maintenant.

Le ramoneur éclata de rire.

— Tu ne me reconnais pas, hein ! Je ne peux pas t'en vouloir, avec mon masque noir, je pourrais être tout le monde et personne à la fois. Allez tiens, regarde. . .

À l'aide de sa manche, il s'essuya la joue droite et découvrit une balafre qui lui courait du cou jusqu'à l'œil.

La vue de cette cicatrice fit remonter une foule de souvenirs à l'esprit de Billy. Des bons, des moins bons, mais surtout une amitié qui lui avait tenu chaud à l'orphelinat.

— Bradley ! Bradley Finn ! Eh ben, mon vieux, si je m'attendais à te voir ici !

Ils tombèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre, se tapèrent dans le dos dans un grand nuage de charbon en riant comme des gosses.

Bradley recula d'un pas et détailla Billy des pieds à la tête.

— Dis donc, c'est pas des fringues de voyou que tu portes ! Tu vires bourgeois, à ce que je vois !

— Ne m'insulte pas tout de suite, tu veux.

— Tu m'en vois ravi pour toi, mon gaillard ! C'est toujours mieux que la rue ou le *workhouse*.

Un grand type hirsute se matérialisa derrière Bradley, les bras encombrés de seaux et d'accessoires poussiéreux.

— Dis donc, gamin, tu crois que je te paie pour tailler la bavette ? Il nous reste deux maisons à faire avant ce soir, alors on se dépêche, tu veux ?

Bradley se redressa dans un semblant de garde-à-vous.

— Oui, m'sieur ! On se bouge, m'sieur !

Finn ramassa son hérisson qui gisait par terre et se pencha vers Billy.

— Rejoins-moi à 18 heures au *Salmon and Ball* sur Bethnal Green Road. On a un paquet de trucs à se raconter !

Billy hocha la tête, ravi de ces retrouvailles, et reprit sa route, le cœur moins lourd et le sourire aux lèvres.

Ce soir, il ne serait pas seul.

\*

Henry dormait à sa place favorite, devant le foyer éteint, et ronflait comme une locomotive. Sans un bruit,

Billy ramassa le journal qui avait glissé au sol et nota que Wilkes portait des chaussettes dépareillées, sur le point de se trouer au talon.

Il soupira devant tant de négligence.

Sa colère n'était pas retombée depuis le début de l'après-midi, mais une froide résignation commençait à se frayer un chemin. Après tout, il avait fait ce qu'il pouvait pour cet homme. Il avait pensé à appeler à l'aide ses anciens amis de la Division, qui n'étaient pas si nombreux, mais il doutait que ce fût une bonne idée. Exception faite d'une personne sur qui il avait cru pouvoir compter. Mais sa missive était restée sans réponse, et Billy s'était résigné à se débrouiller seul. Malgré les mots durs que Henry lui avait infligés, il osait encore espérer que le point de non-retour n'était pas atteint. Il continuerait à garder un œil sur lui, le temps de trouver une issue favorable à l'état léthargique dans lequel Wilkes se complaisait.

Mais, pour l'heure, il avait rendez-vous avec son passé et cela le mettait en joie. Il avait changé sa chemise maculée de suie pour une autre plus sombre, afin de profiter de futures embrassades, et ajouté un gilet noir à boutons dorés. Un pantalon au pli impeccable et sa casquette grise préférée sur ses cheveux lissés achevaient sa tenue.

Il avait tellement envie de prouver à son ancien compagnon de galère qu'il s'en était sorti qu'il se demanda un instant s'il n'en faisait pas trop.

*Au diable !* se dit-il en haussant les épaules. Mieux valait être trop bien habillé que négligé comme Wilkes, qui ronflait dans son fauteuil, le cheveu hirsute et la barbe non taillée, dans une chemise si froissée qu'on pouvait se demander depuis combien de temps il n'en avait pas changé.

Billy attrapa son gilet et sortit de l'appartement. Lorsque Henry se réveillerait, le repas ne serait pas servi,

l'appartement serait plongé dans le noir et il serait seul, sans personne sur qui passer ses nerfs.

Pour la première fois depuis des semaines, Billy n'eut aucun regret à laisser Wilkes dans l'embarras. Et c'est le sourire aux lèvres qu'il s'en alla rejoindre Bradley Finn, impatient de rattraper le temps perdu.